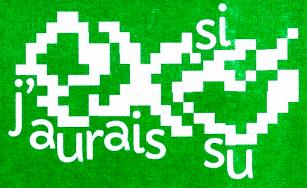
Imaginé par Sam Bouffandeau, Chloé Delchini,
Perrine Estienne et Justine Gensse.
EXO a été coordonné par Sam Bouffandeau.
Le graphisme conçu par Chloé Delchini.
Perrine Estienne et Justine Gensse
se sont occupé des relectures.
Les élèves du Master de Textes et Création littéraire
de La Cambre ont fourni les contributions textuelles.

Merci à Gilles Collard pour son soutien et sa confiance.
À Camille de Toledo pour nos réunions virtuelles et nos conversations.

Merci à l'équipe des Ateliers du Toner pour leur aide et leur curiosité.

Merci à Hélène Perreau, Marie Pantanacce, Régine Carpentier, François Pintus.

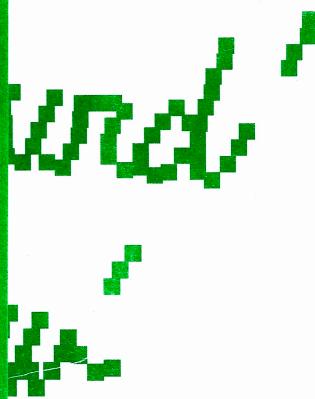
Et à pour son accompagnement logistique.



Benoît Hennaut est l'éditeur responsable, le numéro de dépôt légal est le D / 2021 /10.863 / 3, à La Cambre, École nationale supérieure des arts visuels, au 21 abbaye de La Cambre, 1000 Bruxelles.

EXO a été achevé d'imprimer aux Ateliers du Toner, à Bruxelles en octobre 2021 à 150 exemplaires sur papier Arena Natural Rough 300 grammes, écrit à l'aide de Manifont Grotesk et Capriola.

Voici l'ISBN d'EXO: ISBN 978-2-930990-07-1





JE ME SENS SI MAL, juste, si seulement le navire était encore coincé dans le canal, si je savais me concentrer, si j'avais pu scanner le code-barre dans le ciel de Shanghai, si les bouteilles étaient vraiment pleines de pisse, si j'étais né dans l'Holocène, si Borgès avait écrit en syntaxe Wikipédia, si la kétamine faisait effet, je me sentirais si bien, le prince est mort, si je ne l'avais pas connu, je me sentirais si léger.

Ne me dérangez pas, pas tout de suite, je viens de naître. Même si je me décomposais lentement, aucune raison de paniquer. Si l'on ne s'occupe pas à vivre, on s'occupe à mourir.

Je cours, ça ne marche pas trop, il me faudrait les privilèges administrateur, alors je porterais ma cravate (bleue, assortie à ma chemise, bleue aussi), je suivrais les chemins, je serais perdu quand même, je me sens bête. Je dois me souvenir : le nom indique ce qu'on cherche, l'adresse indique sa position, la route indique comment s'y rendre. Je me perdrais en trajet, parti du fleuve, je me diluerais dans les eaux de l'océan.

Je tente de me reproduire, de me multiplier, de m'éparpiller; une opération quelconque en fait, le ciel serait bleu, ma pupille dilatée, je m'offrirais à vous, adieu, peut-être même qu'il y aurait du soleil... oui, peut-être. Moi (en théorie). J'en suis là. Où seriez-vous ?

De main en main, d'image en image, d'aujourd'hui à aujourd'hui, de matin en matin. Quelques pixels qui refusent de coopérer suffisent à faire un monde. Et si c'était une question de pitié ou de dépense ? Mais something has been won ; rien ne se perd. Sans quoi...

Je me sentirais mal pour toi. Je ne penserais jamais à toi.

Vous vous rappelez, quand le bateau était bloqué? Dans le canal? Tout semblait possible. Tous ces petits cubes de couleurs empilés : tout ce qu'on pourrait s'imaginer, et tout devrait s'y répéter une et plusieurs fois. À côté, ça creuse, tant bien que mal, quelque chose de rugueux à étreindre, il faut se débattre mais ma to-do list ne rétrécira jamais. Tout semblait possible, tout était en suspens, nous étions si heureux.

Rien qui ne passe pas par l'extrémité des doigts, entre deux électrons, un mouvement rapide répété sur une surface plane et réfléchissante ; rien qui ne soit déjà connu, rien de demain qui ne vienne d'aujourd'hui, rien d'impossible aussi mais il faut s'en convaincre. Pas d'idées ailleurs qu'ici.

Tout me paraît également mensonger et inconsistant et mélancolique et beau et trop simple et potentiel et arbitraire et illimité. Ce sentiment ne m'apprend rien que l'inutilité essentielle des choses. Mais le plaisir reste acquis.

À demain peut-être.

Ces images devraient toutes disparaître. Elles persisteront. NOUS AUSSI. Des enfants jouent dans le jardin, une balle se perd dans le ciel, les clapotis des claviers tapissent le cri des oiseaux, peut-être des colibris. Hors-cadre ou en ligne : c'est au travers d'un rayon de soleil, surplombant nos vignettes que nous avons la sensation de rencontrer Camille de Toledo.

Et si des petits esprits, si des jnouns se nourrissaient de nos interfaces, de nos discussions et de nos à la semaine prochaine, que resterait-il à dire, ici ? Qu'est-ce que tu penses ? Qu'est-ce que tu ressens? Attention, collectionner des bisous n'a rien d'absurde, il ne s'agit pas de dire ce que nous aimons, ni ce que nous détestons, il suffit d'être là, de salir et faire vivre les virtualités. Le texte est posé dans le monde comme l'expression de ses voix, vous m'entendez ? Vous êtes toujours là ? Peut-être faudrait-il réveiller un savoir depuis le monde, aller chercher un regard qui sort du corps expérientiel, vous voyez ? Peut-être méditer ensemble, devant nos écrans respectifs. Peut-être que pécho serait une possibilité du langage. La fiction, le lieu des vertiges, une branche sur laquelle on peut s'accrocher. Vous avez besoin d'une pause, ou on continue?

Nous ne sommes pas des corps isolés ni des consciences séparées la matière porte une mémoire, une intelligence plus vastes qui nous relient nous sommes un flux continu d'apparitions et de disparitions traversé de mille désastres

> Camille de Toledo Vies potentielles, 2011

La virtualité de la vie... trois petits points comme des respirations, des expirations ou un manque de réseau. Mais t'as compris l'exo toi ? Trois heures pour écrire une page au conditionnel, c'est ça ?